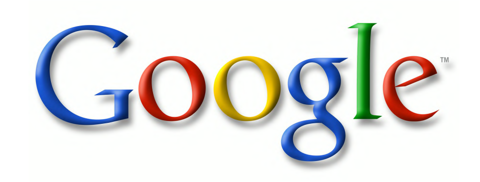

Google


Mol
221
12
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

MOLIÈRE COLLECTION





LES PIÈCES DE MOLIÈRE

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en outre :

20 exemplaires sur papier du Japon, avec triple épreuve de la gravure (nos 1 à 20).
25 exemplaires sur papier de Chine fort, avec double épreuve de la gravure (nos 21 à 45).
25 exemplaires sur papier Whatman, avec double épreuve de la gravure (nos 46 à 70).

70 exemplaires, numérotés.



Champollion d'après Louis Leloir

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES
(Scène I)



L'IMPROMPTU DE VERSAILLES
(Scène I)

MOLIÈRE

L'IMPROMPTU
DE VERSAILLES

COMÉDIE EN UN ACTE

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

AUGUSTE VITU

Dessin de L. Leloir

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC XC





NOTICE

SUR

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

MOLIÈRE *ne fut mis vraiment hors de pair que par le grand succès de* L'ÉCOLE DES FEMMES (*26 décembre 1662*). *La nation comprit qu'un génie venait d'apparaître, et l'envie se déchaîna contre Molière avec une inconcevable fureur. Molière, soutenu par la faveur du Roi, fit tête aux attaques et les repoussa victorieusement par* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES (*1er juin 1663*). *Il y traduisit ses adversaires à la barre de l'opinion sous la figure typique du poète Lysidas. De nouveaux orages éclatèrent; les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne mirent à l'étude une comédie de Boursault, intitulée* LE PORTRAIT DU PEINTRE, *annoncée comme une satire per-*

sonnelle contre l'auteur trop applaudi de L'ÉCOLE DES FEMMES. *Molière n'attendit pas qu'elle parût ; il écrivit sous une forme analogue à* LA CRITIQUE, *mais avec plus de mouvement et de force scénique, une apologie vigoureuse qui porta l'offensive dans le camp ennemi.*

L'occasion s'offrit bientôt à lui de faire tonner sa vengeance sur le théâtre élevé qui devait la rendre plus efficace et plus cruelle, c'est-à-dire en pleine cour de Versailles, en présence du Roi. L'ÉCOLE DES FEMMES *avait été dédiée à Madame Henriette d'Angleterre ; la reine Anne d'Autriche avait accepté l'hommage de* LA CRITIQUE ; *cette fois Molière s'adresse au Roi lui-même et le prend à témoin de sa juste cause.*

Le jeudi 11 octobre 1663, la troupe avait été mandée à Versailles ; elle y représenta DOM GARCIE, SERTORIUS, L'ÉCOLE DES MARIS, LES FACHEUX, LE DÉPIT AMOUREUX, *et la petite comédie que Molière venait de brocher contre Boursault, laquelle, à cause de sa nouveauté et du lieu, dit La Grange, fut appelée* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES. *Molière s'y montre au naturel, entouré de ses camarades jouant chacun leur propre personnage, et donne aux esprits attentifs et charmés le spectacle nouveau d'un homme de génie qui explique lui-même, devant le plus grand roi de l'univers, ses plans, ses rêveries, ses chagrins, ses théories littéraires et théâtrales, ses espérances et ses désirs, en même temps qu'il se retourne vers ses*

ennemis et ses calomniateurs, et qu'il les écrase du pied.

Des commentateurs ont raconté que le roi Louis XIV ordonna lui-même à Molière de se défendre et de détruire par sa réponse l'effet qu'avait pu produire la diatribe de Boursault. Que le Roi eût commandé un divertissement, rien de plus sûr, et Molière s'en vante en toutes lettres. Mais ces scholiastes si bien informés n'avaient pas lu L'IMPROMPTU, *où il est dit et répété trois fois que « les grands comédiens vont jouer une pièce contre Molière », mais qu'on ne sait pas encore le jour de la représentation à laquelle Molière promet d'assister en personne. Si le conseil fût venu du Roi, Molière ne répondrait pas à Mlle de Brie, qui le presse de jouer Boursault : « Vous êtes folle ! » Le mot se comprend du directeur à l'actrice, mais on ne repousse pas avec cette brutalité les suggestions d'un roi.*

Ce qui reste d'étonnant, d'extraordinaire et d'admirable, c'est que le Roi ait permis à ce garçon de Paris, fils d'un de ses valets de chambre, directeur de théâtre et comédien, d'oser penser qu'il intéresserait son maître à ses affaires privées, et que la cour prendrait fait et cause pour lui contre ses détracteurs. Et quelle confiance sereine, quelle noble et familière aisance dans ce plaidoyer du comédien, parlant pour ainsi dire de plain-pied au roi de France et à toute la cour ! Car, dans cette galerie de por-

traits que Molière esquisse d'un trait rapide, le flatteur, la prude, la coquette, le courtisan obséquieux, le marquis ridicule, le Roi et les rois ne sont pas oubliés : « Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance et ne se plaisent point à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent, et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent pas attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables... Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt ; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. » La pièce entière est écrite avec cette finesse de ton, où l'ironie délicate se glisse sous le respect, avec cette fluidité de diction qui donne à la prose comique de Molière l'harmonie la plus délicieuse.

Et de quel art cette scène d'intérieur, qui pourrait être si monotone, n'est-elle pas relevée ! Par exemple, la répétition commence ; la pièce à l'étude est une sorte de réminiscence de LA CRITIQUE ; *on y retrouve les mêmes belles dames affectées, les mêmes marquis extravagants, le même poète bilieux et jaloux. Cela est charmant sans doute ; cinq minutes de plus, et cela traînerait en langueur. Tout à coup, Madeleine Béjard se lève, et, s'adressant à Molière : « Souffrez*

que j'interrompe un peu la répétition. Voulez-vous que je vous dise? Si j'avois été à votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse. » Cette rentrée subite dans la réalité produit une impression saisissante; elle fait coup de théâtre, et nous assistons vraiment à une discussion de famille entre Molière et sa belle-sœur.

Après avoir savouré jusqu'aux moindres détails cette fantaisie exquise, on reconnaît une fois de plus qu'il n'y a pas de petits ouvrages, il n'y a que de petits auteurs. La moindre bagatelle d'un homme de génie se change en joyau précieux. L'IMPROMPTU DE VERSAILLES *est digne de l'auteur de* L'ÉCOLE DES FEMMES, *du* MISANTROPE *et de* TARTUFFE.

Les commentateurs, entre autres Voltaire, se sont accordés à blâmer Molière de la licence aristophanesque qu'il a prise de traduire Boursault à la scène sous son vrai nom dédaigneusement écorché. Cependant Molière ne faisait que riposter. Si Voltaire avait lu ou connu la ZÉLINDE *du comédien De Villiers et* LE PORTRAIT DU PEINTRE, *par Boursault, il n'aurait pu s'empêcher d'absoudre Molière et de réserver la sévérité de ses jugements pour les agresseurs du grand poète comique. Ces deux pièces ne sont, en effet, que des pamphlets dialogués où la critique tient moins de place que la calomnie, les personnalités offensantes et les injures. On a dit et répété que*

Boursault avait pu se croire désigné comme le prototype du Lysidas de LA CRITIQUE. *Cela ne se soutient pas. Comment Molière, d'une conduite si habile et d'un jugement si mûr, aurait-il songé à diriger ses coups sur un jeune homme de vingt-cinq ans, dépourvu jusque-là de notoriété et de succès? Du reste, l'édition complète des œuvres de Boursault, donnée par sa petite-fille Hyacinthe, dément absolument cette légende, et reconnaît que Boursault eut le tort de s'attaquer à « l'une des plus jolies pièces de Molière », d'après les excitations de personnes « auxquelles il ne pouvoit rien refuser ». Le châtiment fut rude, et Boursault, au lieu de reconnaître ses torts, redoubla d'invectives contre Molière.*

L'éclatante approbation dont Louis XIV couvrit L'IMPROMPTU DE VERSAILLES *produisit donc dans le camp ennemi une sorte d'affolement. Deux nouveaux libelles, en forme de comédie, furent lancés coup sur coup :* L'IMPROMPTU DE L'HOTEL DE CONDÉ, *par Montfleury fils, et* LA VENGEANCE DES MARQUIS, *par le comédien De Villiers, l'auteur de* ZÉLINDE.

La comédie de Montfleury est la moins mordante, et cependant il avait quelque droit à exercer des représailles, puisque Molière avait parodié publiquement le jeu de son père, Montfleury le comédien, ce monarque si puissamment « entripaillé », dont Cyrano de Bergerac s'était moqué bien avant Molière.

Mais le gros homme ne se trouva pas suffisamment vengé par la comédie de son fils, et, à la même date, il adressa au Roi une requête, tranchons le mot, une dénonciation contre Molière. Le fait est constaté par une lettre de Racine à l'abbé Le Vasseur, datée de décembre 1663. Montfleury n'accusait pas Molière, comme on l'a trop souvent répété, d'avoir épousé sa propre fille, mais, qu'on me pardonne la fidélité de cette citation, « d'avoir épousé la fille après avoir couché avec la mère ». Telle est textuellement la phrase de Racine, longtemps défigurée par les scrupules de ses éditeurs. La honteuse démarche de Montfleury n'eut aucune suite.

Quant au comédien De Villiers, exaspéré de se voir publiquement contrefait par Molière, et de n'avoir pu trouver un vengeur parmi les marquis, il lança contre Molière une insinuation déshonnête, qui n'a pas été perdue pour la postérité crédule. Molière, dans une boutade de la scène v *de* L'IMPROMPTU, *dénombrait plaisamment, parmi les spectateurs de l'Hôtel de Bourgogne prêts à applaudir la pièce de Boursault, « onze marquis, six précieuses, vingt coquettes et trente cocus ». De Villiers proteste qu'il y en avait au moins trente et un le jour où Molière alla voir la pièce de Boursault. Pure invective, sans base et sans portée, dépourvue d'ailleurs de toute vraisemblance, contre cette jeune femme qui allait éprouver à quelques*

jours de là les premières joies de la maternité[1].

La guerre était déchaînée et fut cruelle. Cependant, Molière, impitoyable pour les mauvais comédiens et les méchants poètes, garda la juste mesure du côté de la cour. Il osa bien, dans L'IMPROMPTU *et devant le Roi, qualifier les marquis du jour de « plaisants de la comédie », mais, lorsqu'il s'agit de mettre un nom propre sur le marquis de* LA CRITIQUE *et de départager deux seigneurs qui se disputaient l'honneur d'avoir servi de modèle au poète comique, Molière proteste par la bouche de Brécourt : « Vous êtes fous de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous; il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, et que, si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire*

---

1. La pièce de De Villiers fut représentée pour la première fois le 13 décembre 1663; et Mme Molière accoucha de son premier enfant le 19 janvier 1664.

des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. » On ne saurait concevoir une apologie à la fois plus fine et plus sensée; et l'on est libre de supposer que cette galante satisfaction dut aller au cœur du comte de La Feuillade.

L'Impromptu *fut représenté pour la première fois au château de Versailles le jeudi 14 octobre 1663, et forma le premier spectacle donné par les comédiens de la troupe de Molière. Leur déplacement, qui se continua jusqu'au 23, leur valut une somme de trois mille livres, payée par M. Bontemps sur la cassette royale.*

La première représentation pour les Parisiens ne se donna que le dimanche 4 novembre, et fut suivie de dix-huit autres, qui menèrent la pièce nouvelle jusqu'au 23 décembre. Il y faut ajouter deux visites, l'une chez le maréchal de Grammont (14 novembre) et l'autre à l'hôtel de Condé, pour le mariage du duc d'Enghien avec la princesse de Bavière. Nous retrouvons ensuite l'Impromptu *à Villers-Cotterets, dans l'excursion du 20 au 27 septembre 1664, où la troupe fut nourrie par Monsieur, frère du Roi, et reçut en outre deux mille livres. Cette même année, du 13 au 25 octobre, le Roi redemanda la troupe à*

Versailles, et s'y fit représenter encore une fois L'IMPROMPTU.

Mais L'IMPROMPTU *dut subir le sort des pièces d'actualité, et ne resta pas au répertoire.*

Il reparut cependant sur le théâtre même du château de Versailles pour les fêtes données par le roi Louis-Philippe en 1838, *et une dernière fois à la Comédie-Française le* 21 *octobre* 1880, *pour le jubilé du deux centième anniversaire de sa fondation.*

La Comédie-Française comptait au mois d'octobre 1663 *quatorze participants, qui tous, sauf De Brie et Du Parc, furent employés sous leur nom dans* L'IMPROMPTU. *Ce furent donc :*

Les sieurs MOLIÈRE,
LA GRANGE,
LA THORILLIÈRE.
BRÉCOURT,
DU CROISY,
BÉJARD.
Mmes BÉJARD (Madeleine),
MOLIÈRE,
DU PARC,
DE BRIE,
HERVÉ,
DU CROISY.

Plus quatre « nécessaires », dont l'histoire ne nous a pas conservé les noms.

C'est l'occasion toute naturelle de donner ici quelques renseignements sommaires sur les personnages acteurs de la pièce.

J'excepterai le plus célèbre d'entre eux, Molière, dont le nom dit tout. Deux comédiens seulement, également célèbres, ont représenté son personnage dans les deux reprises du présent siècle : Samson en 1838, M. Coquelin aîné en 1880. Je n'ai pas vu Samson dans ce rôle, mais je me l'y figure, et la supériorité de M. Coquelin me paraît évidente. Je lui aurais voulu parfois le ton un peu plus viril et quelque peu plus noble, car Molière était, dans ses manières et son langage, un véritable homme de cour ; mais l'ensemble du rôle était compris et rendu avec une rare puissance. Qu'on ne s'étonne pas d'entendre parler de puissance à propos d'une comédie en un acte ; ce rôle de Molière est immense, et comporte des développements qui exigent de son interprète des moyens très étendus et très variés.

La Grange (Achille Varlet de) avait vingt-sept ans lorsque Molière le mit en scène dans L'IMPROMPTU ; *j'ai peu de chose à dire de cet acteur élégant et honnête homme, à qui M. Édouard Thierry a consacré une remarquable étude ; je note seulement que Molière, au moment de lui indiquer le sens du rôle, s'arrête et le salue maître en son art par ces seuls mots : « Pour vous, je n'ai rien à vous dire. » M. Delaunay n'a pas démérité de cette pure renommée, et la Comédie-Française a pu saluer en lui le La Grange du XIXe siècle.*

François Le Noir, écuyer, sieur de La Thorillière,

était bon gentilhomme, et avait commandé une compagnie d'infanterie dans le régiment de Lorraine avant de jouer les rois tragiques au théâtre du Marais et chez Molière.

Guillaume Marcoureau, sieur de Brécourt, n'avait que vingt-cinq ans en 1663; il ne resta pas longtemps chez Molière; venu du Marais en 1662, il entra en 1664 à l'Hôtel de Bourgogne. C'était un brave compagnon, qui mérita l'estime et la faveur du Roi en décousant un sanglier d'un furieux coup d'épée que Louis XIV admira fort.

Philibert Gassot, sieur du Croisy, nom d'un petit fief qu'il possédait en Beauce et où il faisait figure de gentilhomme, appartenait à la troupe depuis l'année 1659; et Molière lui confia la création du rôle de Tartuffe.

Louis Béjard, sieur de l'Éguisé, était le frère de Madeleine, de Geneviève (Mlle Hervé) et d'Armande (Mme Molière); borgne et boiteux, il quitta le théâtre en 1670 avec une pension de mille livres et devint officier du roi dans le régiment de la Fère.

Je n'ai rien à dire ici de Madeleine Béjard ni de sa sœur Armande, sinon que Molière paraît les avoir justement caractérisées, sa belle-sœur de « prude » et sa femme de « satirique spirituelle ».

A côté d'elles, la principale actrice, disons mieux, la grande actrice de la troupe était Marquise Thérèse de Gorla, femme de René Berthelot Du Parc, dit

Gros-René. C'est, dit-on, pour cette Marquise, fille d'un opérateur en plein vent, d'origine espagnole, nommé Thomas de Gorla, que Pierre Corneille écrivit les fameuses stances :

Marquise, si mon visage
Offre des traits un peu vieux...

Elle abandonna la troupe de Molière en 1667 pour créer l'Andromaque de Racine. Je crois qu'on s'est trompé en tournant à plaisanterie les protestations de Mlle Du Parc, dans L'IMPROMPTU, *contre le rôle de façonnière qu'on lui impose. « Il n'y a point de personne, s'écrie-t-elle, qui soit moins façonnière que moi. » Et Molière répond : « Cela est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne de représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. » Je m'imagine que là-dessus le parterre applaudissait Mlle Du Parc pour ratifier le compliment que venait de lui adresser Molière. Rien ne prouve, j'en conviens, que le compliment fût sincère ; mais, si l'on réfléchit que l'actrice choisie par Racine pour créer Andromaque ne devait pas être une « façonnière », on reconnaîtra que Molière parle de bonne foi. C'était sans doute un régal pour le public que le contraste entre les manières nobles et naturelles de Mlle Du Parc et les minauderies de la scène suivante.*

Mlle de Brie, en son nom Catherine Le Clerc du

Rozet, avait épousé un comédien nommé Edme Villequin, ou M. de Brie. Elle avait au moins trente ans en 1663; trente ans plus tard, elle faisait encore les délices du public sous les traits d'Agnès, de L'ÉCOLE DES FEMMES, *qu'elle avait créée. C'est sur le portrait de Mlle de Brie vieillissante que fut écrit ce joli quatrain :*

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisque aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des attraits naissants
Égalent sa beauté mourante.

Mlle Hervé (Geneviève Béjard) était la sœur de Madeleine, de Louis et d'Armande. Elle devint Mme de la Villaubrun, et se remaria, en secondes noces, à Jean-Baptiste Aubry des Carrières.

Quant à Mme du Croisy, la plus effacée de toutes les actrices du Palais-Royal, elle était la femme de du Croisy et s'appelait en son nom Marie Claveau. La troupe s'en débarrassa le plus tôt qu'elle put en lui rachetant sa part.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES *ne fut pas imprimé du vivant de Molière; il parut pour la première fois dans l'édition dite des* Œuvres posthumes *(Paris, Thierry, Barbin et Trabouillet,* 1682, 2 *volumes in-12), avec d'autres pièces non imprimées jusqu'alors,* DOM GARCIE, DON JUAN, MÉLICERTE, LES

AMANTS MAGNIFIQUES, LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS *et* LE MALADE IMAGINAIRE, *qui avaient été cédées à Denys Thierry par la veuve de Molière.*

AUGUSTE VITU.



L'IMPROMPTU
DE VERSAILLES

COMÉDIE EN UN ACTE

NOMS DES ACTEURS

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise façonnière.
Mademoiselle BÉJART, prude.
Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.
Mademoiselle MOLIÈRE, satirique spirituelle.
Mademoiselle DU CROISY, peste doucereuse.
Mademoiselle HERVÉ, servante précieuse.

La scène est à Versailles, dans la salle de la Comédie.



L'IMPROMPTU

DE VERSAILLES

SCÈNE PREMIÈRE

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mlle DU PARC, Mlle BÉJART, Mlle DE BRIE, Mlle MOLIÈRE, Mlle DU CROISY, Mlle HERVÉ.

MOLIÈRE.

ALLONS donc, Messieurs et Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! Monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT.

Quoi?

MOLIÈRE.

Monsieur de La Grange!

LA GRANGE.

Qu'est-ce?

MOLIÈRE.

Monsieur du Croisy!

DU CROISY.

Plaît-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Parc!

MADEMOISELLE DU PARC.

Hé bien?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart!

MADEMOISELLE BÉJART.

Qu'y a-t-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle de Brie!

MADEMOISELLE DE BRIE.

Que veut-on?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Croisy!

MADEMOISELLE DU CROISY.

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé!

MADEMOISELLE HERVÉ.

On y va.

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. (*Entrent Brécourt, La Grange, du Croisy.*) Eh! têtebleu! Messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles, et c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

MADEMOISELLE BÉJART.

Eh bien, nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DU PARC.

Quelle est votre pensée?

MADEMOISELLE DE BRIE.

De quoi est-il question?

MOLIÈRE.

De grâce, mettons-nous ici, et, puisque nous voilà tous habillés et que le Roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand'chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART.

Qui, vous? Vous n'êtes pas à plaindre, car,

ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci, que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre quand un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BÉJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal? et

quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le Roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, Mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent, et leur en vouloir reculer le divertissement est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout à fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis votre servante : la prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est : le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.

Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois

sur ce sujet : je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ahy! laissons cela : il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens dont vous nous avez parlé il y a long-temps? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre : car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature. Mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les

gestes ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît.

MOLIÈRE.

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit point fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poète, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. « Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce... — Eh! Monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu! qui soit entripaillé comme il faut, un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière! La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déjà un grand défaut. Mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède :*

> Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
> Augmentant mon pouvoir...

le plus naturellement qui lui auroit été possible.

Et le poète : « Comment ! vous appelez cela réciter? C'est se railler; il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi :

(*Imitant Montfleury, excellent acteur de l'Hôtel de Bourgogne.*)

Te le dirai-je, Araspe?... etc.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation et fait faire le brouhaha. — Mais, Monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

Iras-tu, ma chère âme? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
— Hélas! je vois trop bien..., etc.

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poète aussitôt : « Vous

vous moquez; vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut réciter cela :

(*Imitant Mlle Beauchâteau, comédienne de l'Hôtel de Bourgogne.*)

Iras-tu, ma chère âme..., etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin voilà l'idée, et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, *imitant Beauchâteau, aussi comédien, dans les stances du* CID.

Percé jusques au fond du cœur..., etc.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée de *Sertorius?*

(*Imitant Hauteroche, aussi comédien.*)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur..., etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIÈRE.

Et celui-ci ?

(*Imitant de Villiers, aussi comédien.*)

Seigneur, Polybe est mort..., etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés; mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir.

(*Parlant à de La Grange.*)

Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis !

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie. Et, comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos

pièces de maintenant il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, Mademoiselle...

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des Femmes;* cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même, et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous,

le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(*A du Croisy.*)

Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(*A Brécourt.*)

Pour vous, vous faites un honnête homme de Cour, comme vous avez déjà fait dans *la Critique de l'École des Femmes,* c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(*A de La Grange.*)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(*A mademoiselle Béjart.*)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez

toujours ce caractère devant les yeux pour en bien faire les grimaces.

(*A mademoiselle de Brie.*)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde pourvu qu'elles sauvent les apparences, de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(*A mademoiselle Molière.*)

Vous, vous faites le même personnage que dans *la Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(*A mademoiselle du Croisy.*)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(*A mademoiselle Hervé.*)

Et, pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape comme elle peut tous les

termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux: il ne nous falloit plus que cela.

SCÈNE II

LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, Etc.

La Thorillière.

Bonjour, Monsieur Molière.

Molière.

Monsieur, votre serviteur. (*A part.*) La peste soit de l'homme !

La Thorillière.

Comment vous en va?

Molière.

Fort bien, pour vous servir. Mesdemoiselles, ne...

La Thorillière.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

Molière.

Je vous suis obligé. (*A part.*) Que le diable t'emporte! (*Haut.*) Ayez un peu soin...

La Thorillière.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui ?

Molière.

Oui, Monsieur. (*Aux actrices.*) N'oubliez pas...

La Thorillière.

C'est le Roi qui vous la fait faire?

Molière.

Oui, Monsieur. (*Aux acteurs.*) De grâce, songez ..

La Thorillière.

Comment l'appelez-vous?

Molière.

Oui, Monsieur.

La Thorillière.

Je vous demande comment vous la nommez.

Molière.

Ah! ma foi, je ne sais. (*Aux actrices.*) Il faut, s'il vous plaît, que vous...

La Thorillière.

Comment serez-vous habillés?

Molière.

Comme vous voyez. (*Aux acteurs.*) Je vous prie...

La Thorillière.

Quand commencerez-vous?

Molière.

Quand le Roi sera venu. (*A part.*) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, Monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...?

MOLIÈRE.

Tenez, Monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde, je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (*A part.*) J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, *à mademoiselle du Croisy.*

Vous voilà belle comme un petit ange.

(*En regardant mademoiselle Hervé.*)

Jouez-vous toutes deux aujourd'hui?

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oui, Monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous la comédie ne vaudrait pas grand' chose.

MOLIÈRE, *bas, aux actrices.*

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répéter ensemble.

LA THORILLIÈRE.

Ah! parbleu! je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne; faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui, mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je, et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent,

et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, Monsieur, ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III

MOLIÈRE, LA GRANGE, ETC.

MOLIÈRE.

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du Roi, car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se recontrent. (*A La Grange.*) Souvenez-vous bien, vous, de venir comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque et grondant une petite chanson entre vos dents. « La, la, la, la, la, la! » Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du ter-

rain à deux marquis, et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (*A La Grange.*) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, Marquis. »

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis: il faut le prendre un peu plus haut, et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière pour se distinguer du commun. « Bonjour, Marquis. » Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, Marquis.

MOLIÈRE.

« Ah! Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

« Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

« Parbleu! tu vois, j'attends que tous ces messieurs aient débouché la porte pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

« Têtebleu! quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frotter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

« Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de

n'entrer point, et qui ne laissent pas de se presser et d'occuper toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

« Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous appelle.

MOLIÈRE.

« Cela est bon pour toi ; mais, pour moi, je ne veux pas être joué par Molière.

LA GRANGE.

« Je pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans *la Critique*.

MOLIÈRE.

« Moi ! je suis ton valet ; c'est toi-même en propre personne.

LA GRANGE.

« Ah ! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIÈRE.

« Parbleu ! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE.

« Ha ! ha ! ha ! cela est drôle.

MOLIÈRE.

« Ha ! ha ! ha ! cela est bouffon.

LA GRANGE.

« Quoi ! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis de *la Critique*?

MOLIÈRE.

« Il est vrai, c'est moi. « Détestable, morbleu! « détestable! Tarte à la crème! » C'est moi, c'est moi, assurément, c'est moi.

LA GRANGE.

« Oui, parbleu! c'est toi; tu n'as que faire de railler; et, si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des deux.

MOLIÈRE.

« Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

« Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE.

« Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

« Cent pistoles comptant?

MOLIÈRE.

« Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

« Je le veux.

MOLIÈRE.

« Cela est fait.

LA GRANGE.

« Ton argent court grand risque.

MOLIÈRE.

« Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE.

« A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE.

« Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

SCÈNE IV

MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, ETC.

BRÉCOURT.

« Quoi ? »

MOLIÈRE.

Bon! voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

« Quoi?

MOLIÈRE.

« Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT.

« Et quelle?

MOLIÈRE.

« Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de Molière : il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT.

« Et moi je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre : vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses, et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement qu'il habille à sa fantaisie pour réjouir les spectateurs ; qu'il seroit bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit, et que, si quelque chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et, en effet, je trouve qu'il a raison, car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement :

« Il joue un tel », lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; et, s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE.

« Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

« Point du tout, c'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE.

« Soit. Mais dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...?

BRÉCOURT.

« Plus de matière? Eh! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. »

MOLIÈRE.

Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit; écoutez-le-moi dire un peu : « Et qu'il

ne trouvera plus de matière pour... — Plus de matière! Hé! mon pauvre marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes? et, sans sortir de la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la Cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le Prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droit et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié?

« Monsieur, votre très humble serviteur. — Mon-
« sieur, je suis tout à votre service. — Tenez-moi
« des vôtres, mon cher. — Faites état de moi,
« Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. —
« Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. —
« Ah ! Monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moi
« la grâce de m'employer. Soyez persuadé que je
« suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du
« monde que je révère le plus. Il n'y a personne
« que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure
« de le croire. Je vous supplie de n'en point dou-
« ter. — Serviteur. — Très humble valet. » Va, va, Marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra, et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, *à mesdemoiselles du Parc et Molière.*

Là-dessus, vous arriverez toutes deux.

(*A mademoiselle du Parc.*)

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela

vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Vous voyez, je viens attendre ici la sortie d'un homme avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Et moi de même. »

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Après vous, Madame. »

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront, et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude naturelle. « Parbleu! Chevalier, tu devrois faire prendre médecine à tes canons.

BRÉCOURT.

« Comment?

MOLIÈRE.

« Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT.

« Serviteur à la turlupinade.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouissante, et les lèvres d'une couleur de feu surprenant !

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ah ! que dites-vous là, Madame? Ne me regardez point, je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Eh ! Madame, levez un peu votre coiffe.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Fi ! Je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous êtes si belle !

MADEMOISELLE DU PARC.

« Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Montrez-vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ah ! fi donc, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« De grâce...

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Si fait.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Un moment.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Ahy!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Résolument, vous vous montrerez; on ne peut point se passer de vous voir.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon Dieu, que vous êtes une étrange personne! vous voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Ah! Madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître au grand jour, je vous jure. Les méchantes gens qui assuroient que vous mettiez quelque chose! Vraiment, je les démentirai bien maintenant.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre quelque chose. Mais où vont ces dames?

SCÈNE V

MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE DU PARC, Etc.

Mademoiselle de Brie.

« Vous voulez bien, Mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

Molière.

« Il est vrai, on me l'a voulu lire, et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

Du Croisy.

« Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursaut; mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir; chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait, mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms : il lui auroit été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le

Parnasse; et, pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

MOLIÈRE.

« Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera raillé; il aura sur les doigts, ma foi.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment! cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'esprit? Il condamme toutes nos expressions élevées, et prétend que nous parlions toujours terre à terre?

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attachements, quelque innocents qu'ils puissent être, et, de la façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos maris, sans leur ouvrir les yeux et leur faire prendre garde à des choses dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART.

« Passe pour tout cela; mais il satirise même

les femmes de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'honnêtes diablesses.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY.

« La représentation de cette comédie, Madame, aura besoin d'être appuyée, et les comédiens de l'Hôtel...

MADEMOISELLE DU PARC.

« Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien, je leur garantis le succès de leur pièce corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous avez raison, Madame : trop de gens sont intéressés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croient satirisés par Molière ne prendront pas l'occasion de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

BRÉCOURT.

« Sans doute, et, pour moi, je réponds de douze marquis, de six précieuses, de vingt coquettes et de trente cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là, et particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens du monde?

MOLIÈRE.

« Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et toutes ses comédies, de la belle manière, et que les comédiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, sont diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Cela lui sied fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les gens que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme celles de monsieur Lysidas? Il n'auroit personne contre lui, et tous les auteurs en diroient du bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui les voient meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

« Il est vrai que j'ai l'avantage de ne point faire d'ennemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des savants.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Vous faites bien d'être content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudissements du public et que tout l'argent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous importe qu'il vienne

du monde à vos comédies, pourvu qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères?

LA GRANGE.

« Mais quand jouera-t-on *le Portrait du Peintre?*

DU CROISY.

« Je ne sais, mais je me prépare fort à paroître des premiers sur les rangs, pour crier : « Voilà « qui est beau! »

MOLIÈRE.

« Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

« Et moi aussi, Dieu me sauve!

MADEMOISELLE DU PARC.

« Pour moi, j'y payerai de ma personne comme il faut, et je réponds d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre chose que nous devions faire que d'épauler de nos louanges le vengeur de nos intérêts.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE.

« Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART.

« Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY.

« Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

« Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

« Ma foi, Chevalier mon ami, il faudra que ton Molière se cache!

BRÉCOURT.

« Qui, lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait dessein d'aller sur le théâtre rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de lui.

MOLIÈRE.

« Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRÉCOURT.

« Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire que tu ne penses. On m'a montré la pièce, et, comme tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui ont été prises de Molière, la joie que cela pourra donner n'aura pas lieu de lui déplaire sans doute : car, pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé du monde si cela est approuvé de personne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblants, outre que cela est de fort mauvaise grâce, je ne vois rien de plus ridicule et de plus mal repris, et je n'avois pas cru jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

« Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la réponse, et que...

BRÉCOURT.

« Sur la réponse! Ma foi, je le trouverois un grand fou s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives. Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent partir, et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut, et, de l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien plus que toutes les satires qu'on pourroit faire de leurs personnes.

MOLIÈRE.

« Mais, Chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse, et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et

voilà votre manie, à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? et, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient *le Portrait du Peintre,* sur la crainte d'une rispote, quelques-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : « Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent »? N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte? et ne me vengerois-je pas bien d'eux en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ils se sont fort plaints toutefois de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans *la Critique* et dans vos *Précieuses.*

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront : toutes leurs

entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces : tant mieux, et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaise : ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et, lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la Cour que M. Boursaut! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre,

il seroit assez heureux pour faire rire le monde ; ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée : il ne demanderoit pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau ; mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens : ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes, et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose

point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit...

MOLIÈRE.

Mon Dieu! j'entends du bruit : c'est le Roi qui arrive assurément, et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre; voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc pour le reste du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne sau-

rois aller jouer mon rôle si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment! vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ni moi le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE VI

BÉJART, MOLIÈRE, Etc.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le Roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! Monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je suis désespéré à l'heure que je vous parle. Voici des femmes qui s'effrayent, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grâce, encore un moment; le Roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée. (*Aux actrices.*) Eh! de grâce, tâchez de vous remettre; prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment, m'excuser?

SCÈNE VII

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, ETC.

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Tout à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VIII

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc !

MOLIÈRE.

Dans un moment, Monsieur. (*A ses camarades.*) Et quoi donc ! voulez-vous que j'aie l'affront... ?

SCÈNE IX

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc!

MOLIÈRE.

Oui, Monsieur, nous y allons. Eh! que de gens se font de fête, et viennent dire : « Commencez donc! » à qui le Roi ne l'a pas commandé!

SCÈNE X

MOLIÈRE, MADEMOISELLE BÉJART, ETC.

AUTRE NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc!

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, Monsieur. (*A ses camarades.*) Quoi donc! recevrai-je la confusion...?

SCÈNE XI

BÉJART, MOLIÈRE, Etc.

Molière.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais...

Béjart.

Non, Messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au Roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente pour aujourd'hui de la première que vous pourrez donner.

Molière.

Ah! Monsieur, vous me redonnez la vie. Le Roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité, et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.





NOTES

P. 7, l. 5. « Ne comptez-vous *point rien*... », suivant le texte de l'édition originale, auquel les éditions subséquentes ont substitué « Ne comptez-vous *pour rien* ». On a dit aussi « ne compter *à rien*, ne compter *rien* ».

> *Je ne vous compte* à rien *le nom de mon époux.*
> CORNEILLE, *Polyeucte*, acte IV, sc. III.

> *Moi qui ne compte* rien, *ni le vin ni la chère.*
> BOILEAU, *Satire* III.

Règle générale, *rien* signifie nulle chose lorsqu'il est précédé de la négative *ne*. Mais ici la seconde négative *point* rétablit la valeur positive de *rien*, tout en donnant un sens louche à la phrase de Molière. A rapprocher de ces vers des *Femmes savantes* :

> *De* pas *mis avec* rien *tu fais la récidive,*
> *Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.*
> Acte II, sc. VI.

9, 17. « Vous ne m'auriez pas dit cela *il y a* dix-huit mois. » Au 14 octobre 1663, date de la représentation de *l'Impromptu*, il y avait vingt mois, et non dix-huit, que Molière était devenu l'époux d'Armande. Mais on peut raisonner autrement. Le calcul était peut-être exact au moment où ce souvenir coula de la plume de Molière, ce qui reporterait la date de la composition ou tout au moins la première esquisse de *l'Impromptu* au milieu du mois d'août

1663, c'est-à-dire, coïncidence remarquable, peu de jours après la première représentation de *Zélinde*.

11, 9. « A peine ai-je été les voir *que* trois ou quatre fois. » Sur ce *que*, répondant au latin *præterquam, nisi*, excepté, voir la note 8-16, p. 55, de notre édition des *Précieuses ridicules*, à propos de cette exclamation de M. de La Grange : « Ont-elles répondu *que* oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire? »

12, 4. « J'avois *songé* une comédie... » Cet emploi de songer, comme verbe actif, qu'on trouve déjà dans *l'Étourdi* (acte Ier, sc. II) :

> ... *C'est une foible ruse;*
> *J'en* songeois *une*...

est fort ancien dans la langue. Charles d'Orléans écrivait, au milieu du XVe siècle :

> *Nuit et jour je la* sonjoye.

« Les anciens *songeront songes.* » (Calvin, *Institut.* 1151.)

> *Ou si dormez,* en songeant songez-la.
> CL. MAROT, III, 299.

On lit encore dans Voltaire : « J'ai *songé* encore un autre songe. » (*Bible expliquée, Genèse.*)

— 13. Des comédiens qui « sont été trouvés *raisonnables* », c'est-à-dire suffisants, convenables. « Je vous écris souvent des lettres d'une longueur trop excessive; je veux que celle-ci soit *raisonnable.* » (Mme de Sévigné, lettre LXIII.) — « J'ai appris à faire mes journées, à l'espaignolle, d'une traicte; grandes et *raisonnables* journées. » (Montaigne, IV, 104.)

12, 18. *Entripaillé* paraît être de la création de Molière. Son ennemi Boursault s'en est servi après lui :

> *Phébus, de tous les dieux le plus* entripaillé.
> BOURSAULT, *Phaéton,* acte V, sc. IV.

Le verbe est formé du substantif *tripaille,* amas de *tripes.*

> *Où la* tripaille *est frite en cent sortes de mets.*
>
> RÉGNIER, *Sat.* X.

« Je feus curieux de faire apporter toute ceste *tripaille* en ma presence. » (Montaigne, III, 223.)

On sait que Montfleury, père de l'auteur dramatique, était d'une grosseur énorme. C'est à lui que se réfère la lettre Xe de Cyrano de Bergerac « Contre un gros homme », où l'on trouve cette phrase : « Pensez-vous donc, à cause qu'un homme ne vous sçauroit battre tout entier en vingt-quatre heures et qu'il ne sçauroit en un jour échigner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau ? »

16, 10 et 22. « Ce rôle de *façonnière* », qui fait des façons, des simagrées. « Il a épousé une jeune nymphe de quinze ans, *façonnière* et coquette en perfection. » (Lettre de Mme de Sévigné du 28 octobre 1671.) Boileau écrit, en parlant des précieuses :

> *De tous leurs sentiments cette noble héritière*
> *Maintient encore ici leur secte* façonnière.
>
> *Sat.* X.

17, 7. Cette « exactitude de prononciation », marque externe du pédantisme, a pris de nos jours de fâcheux développements. L'articulation rigoureuse des lettres imprimées a détruit l'harmonie de la vieille langue française, et elle aboutit à d'étranges méprises. Combien de gens prononcent aujourd'hui *Fréjus-se* ou *Anver-se,* sans savoir que l'*s,* adventice dans les deux cas, est simplement une faute d'orthographe? *Fréjus* est l'apocope de *Forum Julii* et *Anvers* (prononcé *Anver*) la prononciation correcte d'*Antwerp,* aucun *s* n'entrant dans la formation de ces deux noms de villes.

18, 18. « Prêter des charités », calomnier. Cette locution métaphorique et contournée a été employée par Racine après Molière : « Lorsque le P. La Chaise eut cessé de par-

ler, je lui dis que j'étois étonné qu'on m'eût *prêté des charités* auprès de lui. » (*Lettre à Boileau.*)

19, 15. Comment *vous en va?* Emploi qui n'est plus usité du verbe *en aller,* pour lequel je renvoie à la note 86-17 (p. 121) de *l'École des Femmes* dans la présente édition.

24, 27. « Vingt *gens* » pour vingt personnes. On la trouve, cette forme, employée dès l'origine de la langue :

Pour ces trois gens *qui ont pel de beste afublée.*

LE DIT DU BUEF.

30, 11. « Font *galanterie* de se déchirer l'un l'autre » ; c'est-à-dire prennent plaisir à...

32, 13. Des *coffres* pour servir de fauteuils. L'usage au XVIIe siècle était de s'asseoir sur des *coffres* où l'on enfermait le linge et les vêtements.

Et mourus sur un coffre *en attendant mon maître.*

TRISTAN L'HERMITE, *Épigramme.*

33, 4. « Serviteur à la *turlupinade.* » Sur les *turlupinades* et les *turlupins,* voir la note 9, 11, p. 63, de notre édition de *la Critique de l'École des Femmes.*

34, 19 et 24. « Mettre quelque chose », c'est-à-dire se farder.

37, 5. « Qu'il en ait *tout le soûl* », c'est-à-dire qu'il (Molière) avale jusqu'à la lie la coupe amère des représailles.

Nous pouvons de la sorte
Nous battre tout le soûl *si le cœur nous en dit.*

SCARRON, *Jodelet,* acte V, sc. v.

« Villars ne s'étoit pas contraint de dire, en parlant des puissances, que, s'il ne leur falloit que du plat de la

langue, il leur en donneroit *tout leur saoûl.* » (Saint-Simon, 201-181.)

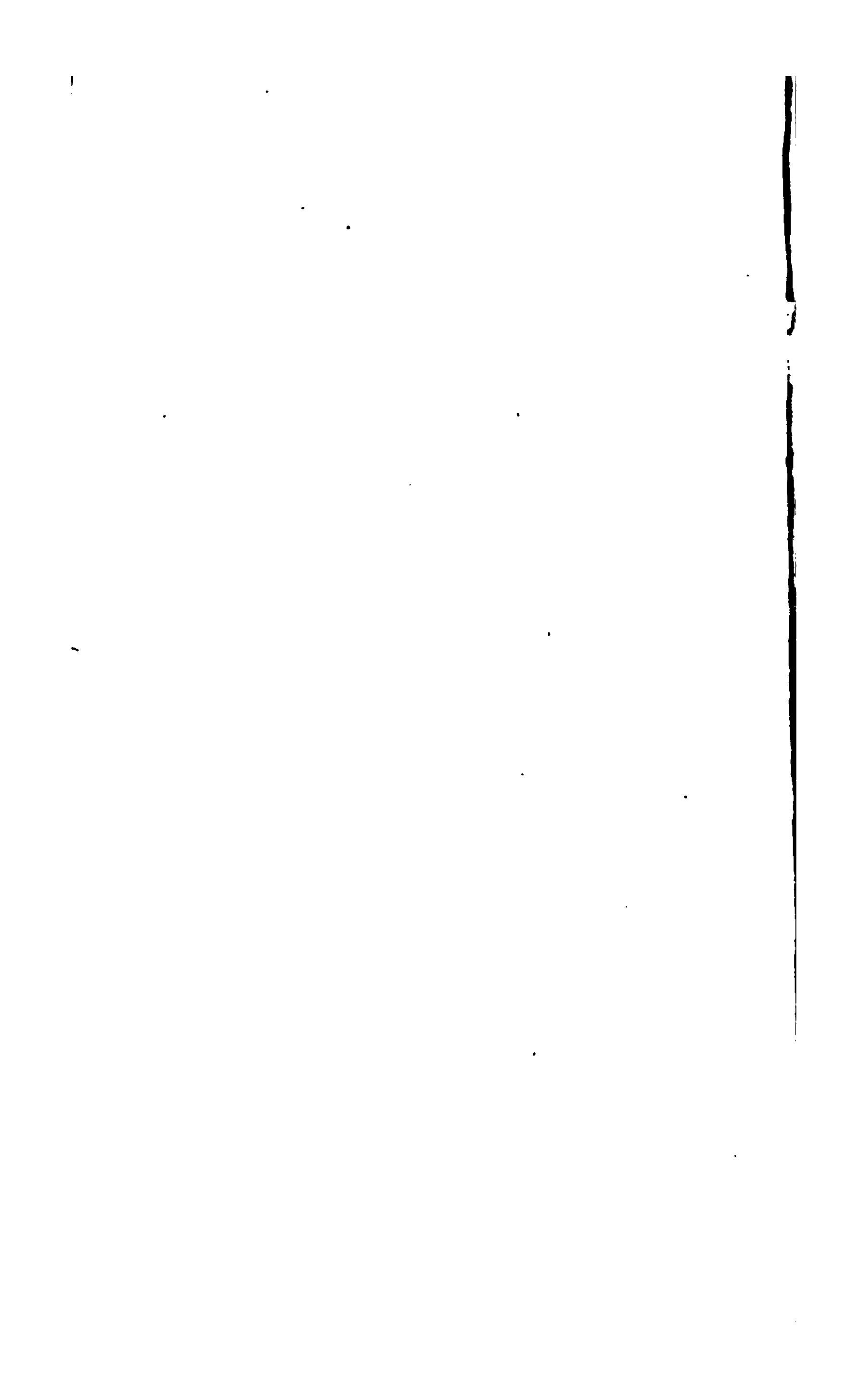
> *N'ayant plus de maîtresse et n'ayant pas un sou,*
> *Nous philosopherons maintenant* tout le soûl.
>
> REGNARD, *le Joueur,* acte IV, sc. XIII.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Rue de Lille, 7




3 2044 019 813 559

